N° 123 — 15e Année — CINQ CENTIMES LE NUMÉRO — (12 Floréal, An 111) — Dimanche 3 Mai 1903

REDACTION : ROUBAIX, 65, rue des Fabriquants (près la place du Trichon) TOURCOING, rue VENTE, 33

Siège administratif rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS ROUBAIX-TOURCOING Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.

Hors et départements limitrophes Trois mois, 5 francs. — Un an, 20 francs.

L'ÉCHO DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES : ANNONCES . . . . . 0 fr. 20 la ligne. RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 30 — FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 50 — LOCALES . . . . . 1 fr.

Les annonces seront reçues aux bureaux du Journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 15.

Téléphone

Edouard VII en France

Le roi d'Angleterre Edouard VII, vient d'arriver en France et le Tout-Paris du monde soiéet va le recevoir avec autant de cordialité que le ferait le demi-monde, si ce dernier avait, en cette cérémonieuse circonstance, le droit de manifester librement ses sentiments de reconnaissance.

Jadis, alors qu'il était simplement le prince de Galles, en attendant que la reine Victoria consentît enfin à quitter cette terre de douleurs pour lui céder son fauteuil royal, le monarque d'aujourd'hui était un homme cordial, d'aspect agréable, n'ayant aucune prétention, mais, simplement, l'intention de plaire à ceux qui l'approchaient.

Large d'esprit, la main assez généreuse pour occuper une place distinguée parmi les prodigues, il avait suffisamment d'esprit pour ne point se targuer de la supériorité que lui donnaient le rang et la fortune.

Il faisait volontiers sa compagnie ordinaire d'artistes distingués, de journalistes et même.... d'actrices, ce qui le faisait qualifier de prince de la Bohême par l'épicerie en gros.

En somme, pas poseur pour un *schelling*, bon vivant, très porté sur sa bouche... et aussi sur celles des femmes, comme dirait Willy.

Le Prince de Galles était un bourgeois bourgeoisant, faisant volontiers la fête, plutôt qu'un prétendant à la couronne.

Il ne prenait point d'allures magistrales, et ses paroles ne tombaient pas du haut des Tours Notre-Dame.

Il n'avait ni la phrase lapidaire, ni l'attitude solennelle.

C'est lui qui, par malice, donna à nos snobs idiots, l'idée de « faire blanchir leur linge à Londres ».

Il est vrai que c'était la reine Victoria qui payait ses blanchisseuses.

Du reste, elle lui devait bien cela, car la souveraine abusa du droit qu'on peut avoir de se cramponner à un trône, et laissa son fils faire le pied de grues pendant une large partie du siècle dernier.

Le prince de Galles prenait d'ailleurs son mal en patience, recevant des consolations de toutes les houries de Paris... et même d'ailleurs.

Il achète, à de séduisantes actrices des meubles et un hôtel, en même temps qu'il conduisait des trottins dans des hôtels meublés.

Le monarque français, dont le surin de Ravaillac priva la France vers l'an 1610 de notre ère, avait un jardin de ces allures, tout en dépensant beaucoup moins d'argent.

Le prince de Galles chez nous, courait dix lièvres à la fois, tandis que notre ancien roi se contentait de poser des lapins par douzaines.

Autres temps, mêmes mœurs.

Il doit toutefois être beaucoup pardonné au roi Edouard VII, car il a beaucoup aimé.

D'autre part, il a fait marcher le commerce des produits français de la plus large façon.

Ce qu'il a bu de vins de Bourgogne, de Bordeaux et de Champagne, avalé de truffes du Périgord, dégusté de poularde du Mans..... sans compter les autres, lui donnerait d'ipé des droits à notre reconnaissance nationale !

Il ne trouva dans notre pays que satisfactions de toutes sortes et c'est-à-peine si, après avoir absorbé tant de gouttes, il lui en vint récemment une, pour lui reprocher les autres.

Si la Reine Victoria avait seulement *persisté* dix ans de plus, le prince de Galles se faisait peut-être naturaliser français.

Et c'est ce monarque que les patriotards de la Patrie française (spécialisés de l'artarina pour l'amusement des enfants et l'embrennement des parents) s'apprêtent à recevoir avec la froideur silencieuse et hautaine d'une puce tolsant un éléphant.

Que leur a-t-il fait? Rien, mais il a derrière ses chaussses Chamberlain, (Dieu sait si cet olibrius doit le gêner) et cela suffit pour que la France ait le devoir de recevoir, comme un chien dans un jeu de quilles, le souverain d'une nation voisine venant à nous comme on vient à une visite et sympathique connaissance, les bras tendus et les mains ouvertes.

Nos nationalistes avaient même, en cette circonstance, rêvé une manifestation grandiose. Ils voyaient déjà Paris pavoiser avec des drapeaux du Transvaal et, à tous les carrefours, des patriotes aurisient cris sur le passage du cortège : « Edouard, qu'as-tu fait de Kruger!» (Quelle scène pour le théâtre de l'Ambigu!)

Edouard aurait pu leur répondre :

— Demandez-le à Chamberlain, mais il n'aura pas à fournir cette réplique.

Paris a signifié depuis quelques jours, de la façon la plus nette, qu'il avait assez du cabotinage des revanchards quand même » et qu'il avait infiniment plus besoin de calme, — seul moyen de ramener la prospérité dans notre pays, — que de tapage et de manifestations pouvant semer les germes d'une guerre prochaine avec une nation voisine.

M. Millevoye, directeur de la *Patrie*, voulut, ces temps derniers, tâter le pouls de la Capitale et connaître le degré de fièvre ressenti par *Elle* sous l'influence des excitations de la *Patrie Française*.

Il ouvrit une souscription pour offrir ostensiblement, sous le nez dilaté du roi d'Angleterre, un sabre présent à Kruger.

On avait même pensé à acheter aux membres de l'Académie Française, héritiers du duc d'Aumale, le château de Chantilly.

Il fallait, pour cela, quelques millions seulement, mais la somme importait peu.

Il s'agissait de donner une leçon au roi d'Angleterre, et, en pareil cas, un patriote ne doit reculer devant aucun sacrifice.

La souscription s'ouvrit, avec musique à grand orchestre. On sonna de l'olifant, du trombone et du reste.

On avait recueilli hier dans les environs de 172 francs et des centimes.

C'est la réponse de Paris.

En résumé, le roi Edouard VII vient en France en ami, c'est en ami que notre nation va le recevoir.

Et, si plusieurs journaux anglais ont montré, ces jours derniers, quelque souci au sujet de l'effet des excitations des feuilles nationalistes, nous les engageons à conserver à ce point de vue la plus parfaite quiétude.

C'est avec une très cordiale sympathie que le souverain de l'Angleterre sera reçu chez nous.

Et cela démontrera, une fois de plus, que tout le bruit fait par les journaux de la « Patrie française » n'importe de ces meules de moulin qui tournent à grand bruit, sans broyer le moindre grain de froment.

E. LAGRILLIÈRE-BEAULERC.

BLOCK-NOTES

L'Héritage

Un bruit étrange arrivait, ces jours-ci, jusqu'aux journaux, avides de recueillir tout ce qui se passe dans l'air. Une dame inconnue, dont on ne dit pas le nom et qu'on ne reverra pas, puisqu'elle est morte, avait légué à M. Coquelin aîné, qu'elle ne connaît pas, une somme de 300,000 francs. Toutes les feuilles parisiennes claironnèrent à l'envi l'heureuse nouvelle.

Quelques pauvres diables ont dû faire de fâcheuses réflexions. Comment, il y a des vieillards qui héritent de 300,000 francs d'inconnus ! Il leur choit sur le chef des aubaines de ce calibre et aussi inattendues, alors que les petites gens voient difficilement tomber de la main desperversonnes qu'ils connaissent mieux une pièce de cent sous ! Et quand cette manne tombe, il faut que ce soit sur Coquelin aîné, qui gagne des centaines de mille francs... Ces choses-là sont rudes, et le doigt de la Providence s'égare fâcheusement dans son aveil.

D'autres penseurs, moins préoccupés du souci de vivre, et, par suite, jugeant les choses de plus haut, se disent : « Eh ! bien, mais le premier qui fut capable de verser ce magot qui lui tombe des cintres dans l'escarcelle de l'Association des comédiens ! Qui sait même s'il ne s'agit pas d'un don fait par lui, de sa poche, qu'il tient à masquer sous le couvert d'un héritage pour ne pas avoir l'air de se faire une réclame ! »

Les interprétations allaient leur train de la sorte, lorsque la vérité se fit jour entre les lignes d'un petit entrefilet communiqué aux journaux. Coquelin avait hérité d'une dame, c'est vrai, mais cet héritage ne se composait que de quelques tableaux ou dessins, qui ne portent aucun la signature de Raphaël ou même de Bouguereau. On ne sait pas bien ce qu'on pourrait tirer à la salle des Ventes, quelques centaines de francs...

Adieu veau, vache, cochon, couvée pour la Maison des Comédiens, et c'est bien dommage. Les esprits frorols avaient bien fugé que cette fortune de 300,000 francs allait fondre au grand jour ; mais il n'est pas prouvé que la légende s'arrête là. Avec la puissance d'illusion que possèdent les gens de théâtre, vous pouvez compter qu'on dira longtemps au café de Suède, à l'heure de l'absinthe : « Vous vous rappelez, mon cher, le jour où Coquelin hérita 300,000 francs d'une dame inconnue !... »

L'ARMÉE CLERICALE

Les journaux cléricaux annonçaient que le colonel de Grobo-ita avait trouvé deux ministres dans un capitaine et un lieutenant du 4e régiment d'infanterie, qui avaient, après avoir pris un verre de trop, tenu des propos indécents contre les chasseurs, auraient adressé au ministre de la guerre une demande de mise à la retraite. On ignore encore, à l'heure actuelle, si la nouvelle est exacte, mais il serait fâcheux qu'elle ne le fût pas, et les deux officiers en question sont animés des pieux sentiments que leur prêtent les organes de la réaction.

Nous ne saurions trop souhaiter en effet, que les officiers cléricaux et prétoriens comprennent que leur place n'est pas dans l'armée de la République.

Les officiers qui se livrent à ces incartades savent qu'ils ne risquent pas grand chose.

Hier, un lieutenant du 90e de ligne a fait mieux encore que le colonel de Cornbortin. Ayant reçu l'ordre de se rendre aux Salles-d'Olonne, il a, lui, nettement refusé d'obéir.

Un soldat qui agirait de la sorte et qui, commandé pour marcher contre les grévistes, lèverait le drapeau en l'air, serait vite de son fait. Mais les conseils de guerre ont des indulgences *spéciales* pour les officiers.

Le lieutenant, coupable d'un acte aussi grave d'indisciplin, s'en tirera sans doute avec vingt-quatre heures de prison, comme le colonel de Saint-Remy, ou 8 jours en plus, comme le commandant Lecoq-Ladaria. On peut était s'offrir à bon marché les palmes du martyre.

Ne vendrait-il pas mieux ne point en arriver là, et quitter l'armée tout de suite ?

Pourquoi les officiers cléricaux ne s'en vont-ils pas prendre du service dans les zouaves pontificaux.

ÉDOUARD VII A PARIS

DE LA GARE DAUPHINE AU PALAIS-ROYAL

Le président de la République, les ministres et les ambassadeurs — Le train entre en gare — Les présentations officielles — « God save the king ! » — Sur le parcours — Pas d'incident

A DIJON

Dijon, 1er mai. — Des 9 heures du matin, 2 bataillons du 27e d'infanterie, viennent prendre place aux abords de la gare, afin d'organiser un service d'ordre.

A 9 h. 30, M. Michel, préfet de la Côte d'Or, et le Maire, entrent dans la gare. Ils sont chargés de recevoir, au nom du gouvernement, le roi d'Angleterre.

A 10 heures 02 précisément, le train royal entre en gare, et le roi Edouard apparaît à la portière du wagon royal. Le train s'arrête et le souverain descend lentement de son wagon. Il est reçu par sir Edmond Monson qui lui souhaite la bienvenue sur le territoire français. Sir Edmond Monson présente ensuite au souverain les autorités présentes et le roi passe ensuite devant les bataillons d'infanterie qui rendent les honneurs. A 10 heures 10, le roi reprend le train qui se dirige à toute allure sur Paris. Aucun incident.

A PARIS

Rentrée de M. Loubet

Paris, 1er mai. — M. Loubet est arrivé à Paris ce matin, à 6 h. 30, par la gare de Lyon, qui était décorée de faisceaux de drapeaux français et anglais et de flammes nombreuses.

A peine le train a-t-il stoppé que M. Loubet, un peu brûné par le soleil d'Afrique, descend du wagon-salon où il se trouvait. La satisfaction qu'il éprouve à mettre le pied sur le sol parisien est visible. Il serre les mains qui se tendent vers lui. Il y a là MM. Combes, président du Conseil, et Valté, ministre de la justice; MM. de Selves, Lépine, les généraux Florentin, grand-chancelier de la légion d'honneur; Pierre-Bugat, gouverneur militaire de Paris, etc.

On complimente le Président d'avoir si brillamment et si heureusement accompli son voyage; on félicite MM. Combes et le général Dubois, ainsi que les commandants Rowbell, Lamy et Huguet qui l'accompagnaient.

Mais le Président a hâte de rentrer à l'Elysée. Cette ne dépêche, il traverse le salon qui était très décoré de drapeaux et de plantes vertes pour l'accueillir et il prend place dans le landau qui l'attend. Il est salué par les personnalités présentes et au moment où le landau part, du côté des curieux nombreux, s'élève plusieurs fois un cri nouveau : « Vive Loubet ! »

En attendant le roi

La décoration des rues

L'itinéraire que doit suivre le cortège officiel change d'aspect au fur et à mesure que l'heure de l'arrivée du roi Edouard VII approche. Certaines maisons sont décorées de drapeaux à la dernière minute, et telle rue exempte tout à l'heure du moindre ornement, prend, en quelques instants, un air de fête : des drapeaux apparaissent aux fenêtres, des tentures garnissent les balcons; des motifs de décoration sont improvisés, et ce ne sont pas les moins heureux.

L'avenue du Bois de Boulogne est admirablement pavoisée, de même que l'avenue des Champs-Elysées.

A l'angle de l'avenue du Bois de Boulogne et de la place de l'Etoile, on remarque un hôtel somptueusement décoré de drapeaux français surmontant des écussons aux lettres R. F. Dans le jardin, une statue serre entre ses bras un drapeau tricolore.

Sur la place de la Concorde, on remarque la décoration du ministère de la marine, de l'automobile Club, du cercle de la rue Royale, du cercle de la rue Boissy-d'Anglas, et rue Rivoli, de l'hôtel du baron de Rothschild.

La rue Royale, la rue du Faubourg-St-Honoré et la rue de la Paix ont reçu une décoration spéciale. Le pavoisement en est à très général, très riche. Un des points de la décoration de la rue de la Paix attire tout particulièrement l'attention. Elle a été comprise en vue des illuminations et produira ce soir un effet féerique.

Les grands boulevards, la place de l'Opéra, la place de Rivoli, la rue du Quatre-Septembre, sont admirablement pavoisés.

On ne voit que très peu d'inscriptions. Signalons seulement sur les boulevards quelques : « *Long life to the King* », *God save the King! Welcome.*

Camelots et bibelots

En attendant le roi, et la gare du Bois-de-Boulogne à l'ambassade, sur les boulevards, aux grands carrefours, des nuées de camelots débitent leurs bibelots et leurs chansons.

Leur successeur, le célèbre Heyard, a composé sur la visite du roi Edouard un bibelot *artistique*. C'est un médaillon en composition d'étain argenté sur lequel se détachent en ronde-bosse les portraits d'Edouard VII et de la reine Alexandra, en costume de cour. Le roi, tête nue porte le lourd manteau d'hermine, orné de fleurs de nuances variées. La reine est coiffée du diadème rehaussé les plus d'un voile ombrant le très un profil fin et délicat.

Les épingles de cravate en oxidulé aux couleurs de la Grande-Bretagne, de même les portraits en simili-photo du roi et de la reine font fureur. De même les cartes postales, les petits drapeaux rouges, les sonnettes, les drapeaux, donnant le programme complet des fêtes, etc., etc.

Parmi les chansons, celle qui semble avoir remporté le plus de suffrages est faite — naturellement — *sur l'air de Vieux Pompadour*. L'air tour apelait à grands cris le président pour qu'il vînt recevoir le roi et le président est arrivé.

La troisième chanson, qui sera célèbre pendant trois jours, a moins de partisans. Les gosses n'étant point encore très familiarisés avec l'air du *God-Save the King*, les chanteurs se montrent plus timides, et c'est très *mezzo voce qu'ils entonnent l'air national anglais.*

Dieu garde notre Roi,
Longue vie à notre roi !
Dieu garde le roi !
Rende le victorieux,
Heureux et glorieux,
Que long son règne soit,
Dieu garde le roi !

C'est dommage. Ce refrain faisait bien augurer du reste de la romance.

Vieux Mimile, vieux Mimite, vieux
Recevoir dans tes bras
Edouard VII gros et gras
Ah !
Vieux Mimile, vieux Mimite, vieux
Recevoir les Anglais
Sur notre sol français

Les Pioupious d'Auvergne retrouvent aussi leurs stocks d'autrefois. Les paroles seules ont changé.

Edouard, mon vieux frère,
Tou, tou nous aliés...
Combien il nous tarde
De t'voir revenir,
Car Paris t'garde
Un bon souvenir.

L'auteur traite évidemment Edouard VII, avec une douce familiarité ; mais bah ! entre roi et poète.

A la porte Dauphine

A deux heures de l'après-midi, le spectacle de l'avenue du Bois-de-Boulogne est superbe, avec la foule nombreuse qu'encadrent dans un merveilleux décor d'arbres et de verdure, les troupes de la garnison de Paris.

Les spectateurs paraissent de fort bonne humeur et supportent avec une philosophie forte gaie les longueurs de l'attente. Les camelots font des affaires d'or. Les fouets d'échelles, de trétaux et de chaises trouvent preneurs à de bons prix.

Le soleil qui se joue dans les nuages souvent menaçants, éclaire l'imposante perspective de l'avenue et fait scintiller les armes, les casques et les cuirasses.

Au point de la porte Dauphine, autour de la gare, se tiennent avec le titre de lignes, des détachements de toutes les troupes de la garnison de Paris.

Les personnages officiels

A partir de deux heures un quart arrivent les personnages officiels.

Par une bourse avaste, quatre voitures de gala, cochers et valets de pied en habit à la française, viennent se ranger à l'entrée du boulevard Flandrin.

Tout à tour arrivent aussi les hautes personnalités du gouvernement : M. Combes, président du Conseil des Ministres, les présidents du Sénat et de la Chambre des députés, les Ministres.

Arrivée de M. Loubet

Enfin, à 3 heures moins 10 minutes, des commandements retentissent, des sonneries éclatent, les musiques jouent la *Marseillaise*; c'est le Président de la République qui descend l'avenue du Bois de Boulogne, dans la voiture à la Daumont, précédée du piqueur Trouvé. Le Président de la République est en habit noir; il porte en sautoir le grand cordon de la Légion d'honneur.

Sur son le parcours on l'accueille chaleureusement. Il salue et sourit constamment.

Quelques minutes avant l'arrivée du train royal, Loubet quitte le rond-point de la gare. Les attachés du protocole le précèdent et derrière lui descendent M. Combes, les présidents des deux Chambres, les ministres, M. M. Decassé, Peillaux, Marujouls, Trouillot, Doumergue, Valté, le général André, MM. de Selves et Lépine qui, lui aussi, a revêtu l'uniforme des grandes cérémonies ; M. Dreyfus, président du Conseil municipal ; Hémard, président du Conseil général ; le haut personnel de l'ambassade d'Angleterre, les attachés de cabinet des ministres, les officiers de la maison militaire du Président de la République, les officiers d'ordonnance des généraux, etc., etc.

L'arrivée du Roi

A deux heures cinquante-cinq exactement, le train royal est annoncé. Le premier des cent un coups de canon réglementaires retentit. Les clairons et les tambours de la garde républicaine battent et sonnent aux champs, la musique joue le *God save the king*.

Le locomotive avance lentement. Elle est ornée de trophées de drapeaux anglais et français.

A l'arrêt, le salon dans lequel se trouve le souverain est à quelques mètres de M. Loubet. Celui-ci franchit cette distance très en avant de suite et va ainsi seul au devant du souverain.

Le roi d'Angleterre apparaît bientôt. Il se détache, lui aussi, des personnalités qui l'accompagnent.

Il est revêtu de l'uniforme de feld-maréchal des armées anglaise : tunique rouge, avec épaulettes et aiguillettes, pantalon sombre à large bande rouge, casque à plumes. Il porte en sautoir le grand cordon de la Légion d'honneur.

Le roi a le teint très coloré, et le premier salut qu'il échange avec le Président de la République est parfait, très cordial et très franc.

Après qu'il a pris nettement la main à son casque, et que M. Loubet lui a répondu en se découvrant en instant, Edouard VII échange avec M. Loubet une longue poignée de mains, mais tous deux prononcent quelques paroles que la musique empêche d'entendre, mais, s'il faut en croire un journaliste anglais, qui annonce avec enthousiasme ces paroles, ce sont les premières paroles du roi seraient été : « Ça va bien Pa »

Comme M. Loubet, Edouard VII vient en effet d'accomplir un très long voyage.

Tandis que le roi d'Angleterre et le président de la République se rendent dans le salon de la gare, les attachés des deux chefs d'Etat se confondent, se mêlent les mains.

Les présentations

Puis, dans le salon même, ont lieu les *présentations, alors que déjà de la foule et surtout des maisons qui environnent la gare et qui sont noires de monde, partent des acclamations et des applaudissements nourris.*

Le Cortège

A trois heures un quart, Edouard VII sort le premier de la gare et monte avec le président dans la Daumont.

Dans la voiture suivante prennent place sir Edmund Monson, ambassadeur d'Angleterre ; MM. Combes et A. Combarieu, le vice-amiral Fournier.

Dans une troisième sont : MM. Delcassé, les généraux de Lacroix et Dubois, M. L. Hardioge.

Dans la quatrième, le major Carcke, le commandant Chabaud et deux attachés d'ambassade.

Viennent ensuite quatre officiers d'ordonnance.

Et le cortège s'ébranle, encadré par le 1er cuirassiers.

A l'Arc de Triomphe

Place de l'Etoile, la foule est considérable.

Derrière la double haie de soldats et de gardiens de la paix, les curieux sont massés, serrés les uns contre les autres.

Au pied du monument surtout, les bandes sont amassés, mais on ne voit ni échelles, ni chaises : *le police a fait enlever celles qu'on avait apportées.*

Les toits des maisons voisines sont noirs de monde. Des enfants, des femmes, sont juchés sur les corniches, et l'on aperçoit même deux femmes assises sur le bord d'une toiture, à l'angle de la place et de l'avenue Victor-Hugo.

Les ministres passent un peu après les autres ; on reconnaît, au passage, le général André, M. Décassé, M. Camille Pelletan, puis le général Florentin, grand chancelier de la Légion d'honneur.

Les services d'ordre sont complètement établis ; les soldats, l'arme au pied, sont échelonnés tout le long de l'avenue des Champs-Elysées, où la circulation est complètement interrompue.

2 heures 40. — M. Orsatti, commissaire divisionnaire, qui dirige le service d'ordre, donne les dernières consignes. C'est le président qui arrive.

Le cortège monte l'avenue des Champs-Elysées, précédé par deux cavaliers du 1er cuirassiers, revolver au poing.

M. Loubet et le général Dubois sont dans la première voiture, la Daumont attelée de six chevaux, en tête de laquelle chevauche le piqueur Trouvé.

Lorsque la voiture présidentielle tourne sur la place, des acclamations retentissent. Pas un cri discordant... On n'entend que : « Vive Loubet ! »

Le Président, aussi disposé que jamais, salue...

Mais la pluie, la grêle même se mêt à tomber... Dans la foule, on fait la remarque. — « Tiens, dit-on, c'est comme en Algérie, le Président amène la pluie ! »

Mais le grain est vite passé et le soleil perce les nuages, avant que les fanfares aient achevé de jouer la *Marseillaise*.

Le passage du roi

Une demi-heure se passe, puis un grand mouvement se fait... Au loin, dans l'avenue du Bois-de-Boulogne, on voit poindre le groupe compact qui forme le fer regiment de cuirassiers... Le soleil darde et fait briller les casques les cuirasses, le tête des sabres.

A 3 heures 14 exactement, les gardes municipaux à cheval, qui sont en tête du cortège, arrivent sur la place,... puis ce sont les cuirassiers.

Au milieu d'eux, voici la Daumont dans laquelle se trouvent le roi et le président.

La foule salue, et, tête nue, les curieux manifestent. Des cris divers sont poussés : « Vive Loubet! Vive le roi d'Angleterre ! Vive Edouard VII ! »

Ce dernier cri est celui qui domine... Le roi salue en portant la main droite à son casque...

A l'angle de l'avenue des Champs-Elysées, on crie aussi : « Vive la République ! »

La foule de 13e d'artillerie, placée au pied de l'Arc-de-Triomphe, joue le God save the king.

Des fenêtres pavoisées aux drapeaux français et anglais, les mêmes cris partent, les mêmes vivats sont poussés.

Le cortège s'engage dans l'avenue des Champs-Elysées et, en moins d'un quart d'heure, les barrages sont rompus.

La foule s'écoule tranquillement. Aucun incident ne se produit.

Visite à l'Elysée

Le roi d'Angleterre a rendu visite cet après-midi au Président de la République. Sa Majesté Edouard VII est arrivé à l'Elysée avec sa suite à 5 heures. Le roi avait pris place avec l'ambassadeur d'Angleterre dans une voiture de l'ambassade.

Le cortège était entouré par un escadron de 1er cuirassiers. Dans la cour de l'Elysée les honneurs ont été rendus par un bataillon du 5e d'infanterie, avec drapeau et musique.

A sa descente de voiture le roi est reçu par M. Mollard, le commandant Sicard de St-Mars, le lieutenant Bouchez. La musique joue le *God save the king*. Le général Dubois et le commandant Sorer, officiers de service, l'attendent au haut du perron.

Le Président de la République s'avance au devant du roi, les deux chefs d'Etat traversent ensemble les salons des Ambassadeurs et des Aides de camp et suivent cette première station diplomatique. Les officiers d'ordonnance et les aides des Aides de camp. L'entretien a duré une demi-heure.

Avant son départ, Edouard VII a demandé à saluer Mme Loubet et lui présenter son hommage.

M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, était le seul ministre qui assistait à l'entrevue.

Le roi a été reconduit à sa voiture avec le même cérémonial qui a son arrivée. Il a regagné l'ambassade sans incident.

LES CONGRÉGATIONS

La loi sur les Associations

Paris, 1er mai. — La Chambre criminelle de la cour de cassation a cassé les quatre arrêts de la cour d'Aix acquittant les frères du chef d'infraction à la loi sur les associations.

A Brest

Brest, 1er mai. — Les Bénédictins de l'abbaye de Kerbenost ont conseillé aux paysans de n'du retourner. Quelques-uns persistent néanmoins à stocker le garde et à guetter l'arrivée du juge de paix.

A Marseille

Marseille, 1er mai. — Les capucins de la rue Croix-Regnier ont été expulsés ce matin. Il faut enfoncer une porte pour pénétrer dans la chapelle où les religieux s'étaient enfermés.

Ils déclarèrent ne céder qu'à la violence et furent conduits en voiture au Pavillon, pour y subir l'interrogatoire du juge d'instruction.

Quelques habitants de la *rue Croix-de-Regnier* manifestèrent au moment de l'expulsion.

Officier factieux

Nantes, 1er mai. — Aujourd'hui, les stalles ont été apposé sur le couvent des Frères-Ignorantins.

Le service d'ordre était assuré par une compagnie d'infanterie.

Le lieutenant de Lestanis qui la commandait dit au commissaire de police :

« *J'ai exécuté les ordres de mon capitaine en amenant ici mes hommes, mais je refuse de déférer aux réquisitions d'ouvrir civil* ».

Après cette déclaration, le lieutenant de Lestapis s'est retiré.

A Millau

Millau, 1er mai. — L'exclusion des capucins de Millau, dont la résidence a été l'objet, ces derniers temps, de troubles sérieux, *s'est effectuée cet après-midi. L'opération commencée à 4 heures, n'est terminée à 8 heures.* Il y a eu beaucoup de bruit autour du couvent, mais en somme *aucune voie de fait sérieuse.* Un calme absolu régne ce soir dans la ville.

Millau, 1er mai. — La foule s'est remis quelque moment de l'exclusion des capucins, une jeune fille fort bien mise qui, non seulement, excitait de projectiles les manifestants dans l'exercice de leurs fonctions, mais distribuait aussi de l'argent pour qu'on jetât des pierres aux agents. Mlle C..., qui appartient à une honorable famille d'ici, a été citée devant le juge pour répondre de ces actes, mais elle a disparu et on ne sait où elle s'est réfugiée. On assure que les manifestations *ont eu des deux sexes sont dans le même cas.*

M. Loubet et le Tzar à Rome

Rome, 1er mai. — Le *Messagero* affirme tenir de source officielle que le Tzar arrivera à Rome, le 27 mai. M. Loubet se rendra à Rome le 23 du même mois.

LES DOCKERS DE MARSEILLE

Les ouvriers refusent l'arbitrage

Marseille, 1er mai. — M. Mondi, secrétaire général des dockers, a reçu, par l'intermédiaire du préfet, copie de la lettre envoyée par les entrepreneurs. Ceux-ci demandent un arbitrage comme on trois arbitres. Ils s'engagent à se conformer à la décision arbitrale.

4,000 dockers se sont réunis à la Bourse de travail. Le trésorier de l'Union a donné lecture d'une proposition faite par un docker d'envoyer 100 francs comme secours aux grévistes du port de S-Louis-du-Rhône. Cette proposition a *été adoptée à l'unanimité.*

M. Manol donne ensuite lecture de la lettre des entrepreneurs au conseil. Il fournit quelques explications et invite les ouvriers à venir à la tribune afin de donner leur opinion à ce sujet.

Tous les dockers qui prennent la parole repoussent l'arbitrage. Un peu amusé de la question suivante : Devons-nous accepter l'arbitrage ? On répond par un non formidable.

On propose de nommer une délégation de 5 membres qui iront pour mieux s'aller connaître au Préfet la réponse des dockers à la demande d'arbitrage.

En fin de séance, un ordre du jour a été voté repoussant l'arbitrage et indiquant que les entrepreneurs n'ont qu'à accepter les conditions des dockers, sinon ceux-ci continueront la lutte jusqu'au bout.

Le délégation de 5 membres s'est rendue à la Préfecture.

Dans l'après-midi deux ouvriers se trouvant au travail furent enveloppés par des syndiqués qui les menacèrent de mort. Des coups furent échangés. La police a arrêté un italien nommé Costi.

Congrès des syndicats miniers

DISSIDENTS

Saint-Etienne, 1er mai. — Aujourd'hui s'est ouvert à Rive-de-Gier le Congrès des Syndicats miniers, qui se sont séparés de la Fédération des mineurs de le Loire.

La maison où avait lieu le congrès était décorée de drapeaux rouges avec des inscriptions.

Les travaux commencent à 2 heures par la vérification des pouvoirs. Une discussion très animée s'engage pour savoir si les syndicats permanent dans l'intention de se représenter à Paris, hors des conditions nationales. Les résultats n'est pas encore tranchée de façon définitive.

La catastrophe de Frank

Paris, 1er mai. — Un télégramme Cas informe de la mine Frank de Paris dans trois cents victimes versions de la catastrophe, tout on ne sait que toujours à prompte consolation.

« Un gros éboulement se serait produit sur le massif Tortus, près de la mine, et renverse sept plusieurs maisons de Frank et bloquent l'entrée de la mine.

« Parmi les victimes, au compte deux ouvriers morts de suffocation dans la mine.

La mine elle-même n'a pas été endommagée. »

« Le conseil de Cassée à Paris a délégué